**Des lieux étrangers**

**18.06 – 14.08.2016**

Migration mondiale, tourisme de masse et mobilité de la main-d’œuvre sont des thèmes qui dominent le débat public. Nous sommes amenés à observer davantage le monde à travers le prisme de nos conditions d’itinérance contemporaines. Bon nombre de résidents au WIELS connaissent intimement ces conditions, qui influent sur leur travail d'innombrables manières.

*Des lieux étrangers* réunit huit artistes ayant été en résidence au WIELS. Leurs œuvres élaborent des actes à travers lesquels ils « s'attachent » de façon temporaire, mais dédiée, à un lieu spécifique ou imaginaire. Même quand ils sont en terrain connu, ces explorateurs urbains arpentent les rues pour sonder les multiples concentrations et couches historiques de la ville et leur conférer de nouveaux usages, récits ou formes. Certains font faire des recherches dans des sites lointains et symboliques – d’Athènes à Accra – et produisent leur œuvre en collaboration avec des habitants et des travailleurs locaux.

Ainsi, l’exposition met en avant une série de pratiques qui, dans un premier temps, ne reposent pas sur un environnement d’atelier traditionnel ou « fixe », mais qui puisent au contraire leur inspiration du contexte dans lequel les artistes se situent. *Des lieux étrangers* met en regard leurs façons distinctives d’imaginer la ville et leurs différentes éthiques de travail avec un lieu, allant de son tissu social à ses manifestations d’apparence plus marginale.

Avec la participation d’Eglė Budvytytė, Sara Deraedt, Patricia Esquivias, Beatrice Gibson avec Alex Waterman, HAiKW/ Toril Johannessen, Fiona Mackay, Emma van der Put et Robin Vanbesien

Sous le commissariat de Grégory Castéra (Council, Paris) et Caroline Dumalin (WIELS)

Avec le soutien du Mondriaan Fonds, Acción Cultural Española (AC/E) et Wilgelover

**Emma van der Put**

*Ommegang, 2015*

Emma van der Put présente une installation de trois vidéos tournées dans l’espace public bruxellois et montrées pour la première fois ensemble dans le cadre de cette exposition. Dans *Ommegang*, Emma Van der Put a utilisé la Grand-Place de Bruxelles comme décors naturels. Le site Internet de la ville de Bruxelles permet aux visiteurs de prendre les commandes, pendant 30 secondes, d’une webcam braquée sur la Grand-Place. Emma van der Put a enregistré les images en direct depuis cette webcam, où des spectateurs anonymes interviennent lors de la reconstitution annuelle du cortège médiéval de l’Ommegang. Cette procession religieuse, qui date de 1549, a été réhabilitée à l’occasion du centenaire de la Belgique. Les soubresauts de la connexion Internet et le grain de l’image en noir et blanc donnent l’impression de regarder les archives filmées d’un spectacle historique.

*Rincé Alien, 2015*

*Rincé Alien* se déroule à la gare de Bruxelles-Midi, située entre l’atelier qu’Emma van der Put occupait au WIELS et son domicile actuel. Avec sa caméra, elle tente de maintenir un équilibre délicat entre l’empathie et l’observation à distance. C’est une des rares œuvres vidéo où l’artiste utilise le son ambiant. Les pas pressés des voyageurs alternent avec des gros plans d’affiches publicitaires criardes. L’œuvre emprunte son titre à l’énigmatique graffiti qui appparaît brièvement à l’écran.

*WTC, 2016*

*WTC*, la vidéo la plus récente d’Emma van der Put, marque un tournant dans son œuvre : outre le fait d’avoir opté pour des photos plutôt que des images en mouvement, elle n’est jamais intervenue de manière aussi radicale sur le matériau à sa disposition. L’œuvre porte le nom d’un complexe de gratte-ciels proche de la gare de Bruxelles-Nord. À la fin des années 1960, l’ensemble de ce quartier devait céder la place aux huit tours WTC prévues dans le Plan Manhattan, un projet mégalomane soutenu par Paul Vanden Boeynants. Au final, seules trois tours ont été construites dans les années 1970 et 80. Aujourd’hui, les immeubles WTC sont à moitié vides. Avec quarante autre artistes, Emma van der Put loue depuis août 2015 le 25e étage de la Tour I, qui a été réparti en ateliers collectifs. Au premier étage de la Tour II se trouve le Service belge des étrangers, où les demandeurs d’asile doivent venir s’inscrire. Emma van der Put a pris des photos depuis la perspective de son atelier dans la Tour I au cours des six mois mouvementés de la crise dite « des migrants ». Inspirée par les posters jaunis du Plan Manhattan qu’elle a trouvés dans les couloirs du bâtiment, elle a intégré de nouvelles simulations de plans de construction pour la future ville de Bruxelles, qu’elle avait remarqués aux abords du quartier Nord. La couleur bleue a été renforcée dans ces éléments disparates, faisant référence aux filtres appliqués sur l’objectif dans les anciennes productions cinématographiques afin de simuler la tombée du jour – un procédé nommé *nuit américaine*. Van der Put a également participé à Cinemaximiliaan, un cinéma pop-up organisé pour et avec les réfugiés en Belgique. Initié par Gwendolyn Lootens et Gawan Fagard, la première édition a eu lieu au Maximiliaan Park, un camp de réfugiés improvisé situé à côté du World Trade Center, avec des projections quotidiennes de films.

Emma van der Put (née en 1988 aux Pays-Bas) vit et travaille à Bruxelles. Elle était artiste en résidence au WIELS en 2014.

**Beatrice Gibson,** avec **Alex Waterman**

*A Necessary Music, 2008*

*A Necessary Music* (Une musique nécessaire), sous-titré ‘un film de science-fiction à propos du logement social moderniste’, est composé comme une musique, et se réfère aux opéras-vidéo du compositeur américain Robert Ashley. Le film explore l’imagerie sociale d'un paysage utopique au travers des voix qui l’habitent. Il sert de support à une proposition musicale et à une production collective, où les résidants de Roosevelt Island sont à la fois auteurs et acteurs – en effet, le scénario a été construit en rassemblant les textes qu'ils ont écrits. Dix-sept résidants interprètent ces textes, entremêlés d’extraits du récit fantastique d’Adolfo Bioy Casares, *L’invention de Morel* (1941), utilisant ainsi la fiction pour traverser le site.

Roosevelt Island est une petite bande de terre entre Manhattan et le Queens, reliée par le Queensborough Bridge. Connue initialement sous le nom de Welfare Island, où étaient situés le plus grand asile psychiatrique de New York, un petit hôpital recevant les malades atteints de variole et tout un ensemble carcéral géré par la municipalité au cours du XIXe siècle, elle accueille désormais un des projets de logement social moderniste les plus visibles de la ville, quoique peu connu. Objet de plusieurs concours architecturaux expérimentaux durant les années soixante (un casino flottant, un Musée d'art égyptien, un cimetière, un parc d'attraction...), son statut actuel est dû au plan de l’architecte Philip Johnson, proposant un métissage de populations regroupées sous forme de communautés utopiques : une enclave bucolique de béton, divisée en trois segments résidentiels. D’un postulat réaliste – une investigation sociale – le film dévie vers un imaginaire – une fiction ethnographique.

Beatrice Gibson (née en 1978 au Royaume-Uni) vit et travaille à Londres. Elle était artiste en résidence au WIELS en 2008-2009.

**Toril Johannessen**, avec **HAiK**

*Interpretations, 2016*

Depuis de nombreuses années, Toril Johannessen s’intéresse aux illusions d’optique. Dans sa série *Unlearning Optical Illusions* (Désapprendre les illusions d’optique, 2014-2016), elle mêle des idées et des formes de la psychologie perceptuelle à celles de l’histoire du textile. Ce faisant, elle nous invite à réfléchir aux facteurs visuels et culturels qui influencent notre perception du monde. Ce projet a pris pour première forme un chapitre dans l’ouvrage artistique *Unseeing.* Le sujet central sont les étoffes créées par l’artiste en imprimant les motifs géométriques d’illusions d’optique. La seconde partie est une série de photos accompagnées de textes dédiés à ces illusions d’optique et à leurs pères spirituels, à savoir les scientifiques Hermann, Müller-Lyer, Poggendorf, Hering et Zöllner. La troisième partie est une installation sculpturale composée de rouleaux de cette étoffe imprimée, posés sur des étagères métalliques, qui évoquent l’industrie textile. Ces trois parties sont actuellement exposées au Musée des Arts de Trondheim, en Norvège. La quatrième et dernière partie est une collection de tenues de loisirs créées par le collectif de design scandinave HAiK (Ida Falck Øien et Harald Lunde Helgesen), qui sera commercialisée à partir de 2017. Les prototypes sont présentés ici pour la première fois. Une cabine d’essayage est installée dans l’exposition.

Les tissus des vêtements ont été imprimés chez Ghana Textile Printing (GTP) à Tema, marque réputée pour ses wax en Afrique occidentale. GTP fait partie du Vlisco Group, fondé en 1846 dans la ville néerlandaise de Helmond, à l’époque où les théories sur les illusions d’optique ont été élaborées. À ses tout débuts, Vlisco exportait ses batiks d’imitation vers ce qui s’appelait alors les Indes néerlandaises, mais depuis, leur succès en Afrique occidentale a occulté cette provenance. Des recherches ont tenté de démontrer que les différences interculturelles jouent un rôle déterminant dans la perception des illusions d’optique. Une controverse fréquemment citée est l’illusion de Müller-Lyer : les deux lignes de même longueur, qui sont terminées par des flèches pointant vers le trait pour l’une et vers l’extérieur pour l’autre, semblent de longueurs différentes. L’« hypothèse du monde charpenté » (*carpentered world hypthesis*) suggère que les Occidentaux, qui vivent souvent dans les droites et les angles des sociétés urbanisées, sont plus sensibles à ces illusions que les individus habitant dans des lieux non industrialisés, où l’architecture est plus en rondeur. Depuis cette theorie, l’artiste s’interroge comment désapprendre ce qui a été transmis et déterminer sa propre perception, qu’elle soit visuelle ou culturelle.

Toril Johannessen (née en 1978 en Norvège) vit et travaille à Bergen. Elle était artiste en résidence au WIELS en 2014.

**Fiona Mackay**

*Deep Crush, Snake, Hair,* et *Lotus, 2016*

Fiona Mackay présente un nouveau groupe de peintures, initié pendant l’hiver du début de 2016 dans son studio à Bruxelles. Plutôt que de s’inspirer de son contexte immédiat, Mackay imagine un lieu fait de paysages tropico-exotiques aux teintes chaleureuses et aux formes sensuelles.

L’artiste a développé une technique picturale à partir de pigments hydrosolubles appliqués sur une toile très fine. De nature instable, sa technique nécessite un processus lent par phases, où chaque couche – ligne ou surface – ne peut être modifiée une fois posée. Mackay applique la peinture par des mouvements fluides et décidés, en laissant par endroits les différents éléments déborder légèrement les uns dans les autres. Dans ces œuvres, moins caractérisées par l’abstraction picturale que ses tableaux précédents, le regard est guidé par les allusions figuratives de Mackay – entre une fleur de lotus, un coucher du soleil et des organes sexuels.

L’artiste à propos de son œuvre : « Dans mon esprit c’est la confrontation entre le familier et le déplacé qui peut être décrit comme « étranger » dans ce travail – avec la suggestion faite par l’association des couleurs chaudes et brillantes – et non la couleur comme un sujet en soi. À mon avis, l’esthétique séduisante de l’œuvre (ses couleurs, ses matériaux, ses floutages, sa délicatesse), combinée avec la sensibilité dans la production, s’ajoute à la frustration quand on essaie de lutter contre le kitch, le tabou et la culture populaire de ces associations potentielles, et rendent ainsi difficile de s’asseoir en face de l’œuvre et de simplement se relaxer. C’est à la fois proche et très loin du monde du sublime ».

Fiona Mackay (née en 1984 en Écosse) vit et travaille à Bruxelles. Elle était artiste en résidence au WIELS en 2009.

**Patricia Esquivias**

*Beni Boufrah Late XXth Century, Early XXIth Century, 2014*

Patricia Esquivias s’intéresse aux surfaces urbaines créées par la main de l’homme, comme les trottoirs décorés et les murs de façade. Elle attire à la fois l’attention sur ces formes négligées d’architecture et de savoir-faire vernaculaire, et sur le contexte dans lequel elles sont apparues. Pour l’exposition *Des lieux étrangers*, Esquivias présente une reconstitution de façade extérieure décorative, découverte dans le Rif. Situées au Nord du Maroc à proximité du Détroit de Gibraltar, ces chaînes montagneuses ont été occupées par l’Espagne. Esquivias s’est rendue dans cette région, sur les traces du sculpteur et peintre espagnol Alberto Sánchez Pérez. Son point de départ fut la sculpture emblématique d’Alberto intitulée *El pueblo español tiene un camino que conduce a una estrella* (Le peuple espagnol suit un chemin qui mène à une étoile), exposée pour la première fois dans le Pavillon espagnol de l’Exposition internationale de Paris de 1937. Ce pavillon, construit au plus fort de la Guerre civile d’Espagne, avait rassemblé des artistes tels que Pablo Picasso, Luis Buñuel et Julio González. Il dénonçait les horreurs de la guerre afin d’obtenir un soutien pour la cause républicaine. Le livre relie la sculpture d’Alberto au mur décoratif et, ce faisant, à deux événements de l’histoire récente de l’Espagne : l’occupation du Rif dans le Nord du Maroc, et la Guerre civile d’Espagne qui a suivi.

*Walking Still, 2015*

Dans *Walking Still* (Promenade immobile), Patricia Esquivias utilise Google Street View pour se promener dans les rues d’une petite ville colombienne. Elle est à la recherche de trottoirs ornés de motifs précolombiens, comme ceux qu’elle avait vus et dessinés dans un village similaire. Usés et abîmés par les intempéries, les troittoirs datent des années 1950, « lorsque les choses allaient de plus en plus mal dans le pays mais que les trottoirs devenaient de plus en plus beaux », comme le chante l’artiste dans la vidéo. Elle raconte de sa recherche d’une personne capable de retrouver, à partir du processus de production moderne de ces ornements, la technique du « cylindre-sceau » utilisé à l’époque précolombienne. À sa grande déception, personne n’a pu satisfaire ses espérances. Emportant les dessins de ces ornements chez elle, elle a alors rencontré une femme qui a littéralement fondu en larmes en voyant les motifs : les dessins étaient identiques à ceux ornant le sol de sa maison d’enfance. L’artiste s’inspire surtout des savoirs populaires, transmis oralement par des chants et des récits. Elle aborde le bureau et le navigateur de son ordinateur comme le lieu à partir duquel le monde est cartographié puis reconstruit, et l’utilise pour performer des promenades immobiles.

Patricia Esquivias (née en 1979 au Venezuela) a grandi à Madrid où elle vit et travaille. Elle était artiste en résidence au WIELS en 2010.

**Robin Vanbesien**

*assembly for an Oresteia, 2016*

Robin Vanbesien présente un prélude à son prochain film *vision for a citizen* (vision pour un citoyen, printemps 2017), une histoire fictive inspirée de son étude des mouvements de solidarité à Athènes. Dans *assembly for an Oresteia* (assemblée pour une Orestie), Robin Vanbesien filme les interviews préparatoires entre ses comédiens et quelques-uns des vrais protagonistes principaux de l’initiative citoyenne : Kaiti Mendoni (Solidarity Piraeus), Christos Giovanopoulos (Solidarity4All), Christina Padapopoulos (Time Bank Syntagma Square), Christos Korolis (école solidaire Mesopotamia à Moschato), Georgia Bekridaki (Time Bank Exarchia) et Christos Sideris (Metropolitan Community Clinic à Helleniko). Les discussions, qui ont lieu en commun dans un cercle, reflètent l’éthique et le potentiel des processus démocratiques venant « de la base », à un moment où on ressent de plus en plus qu’ils manquent partout en Europe. Le tournage a eu lieu au Green Park d’Athènes le 19 avril 2016. Précisément neuf mois plus tôt, l’immeuble abandonné de cet ancien café populaire avait été occupé par des artistes, en réaction à l’instabilité générale du pays et au manque d’infrastructure pour la culture contemporaine. *vision for a citizen* est conçu comme une version moderne de l’*Orestie* d’Eschyle, trilogie présentée par et pour les Athéniens en 458 av. J.-C. Oreste, s’étant fait justice lui-même en tuant sa mère pour venger l’assassinat de son père, comparaît devant la déesse Athéna et un jury populaire. En se replongeant dans la tradition dramatique de la *polis*, Robin Vanbesien met en lumière les racines de la politique.

*project for an exhibition: citizen without qualities, 2015-2016*

En quatre tableaux, Robin Vanbesien donne un nouvel accrochage à sa série intitulée *citizen without qualities*. L’artiste a utilisé des textiles prêts à l'emploi pour ses toiles, où les couleurs et les textures sont ainsi prédéterminés par leur fonction initiale de tissus de costume ou T-shirt. Les œuvres présentent des portraits de personnages énigmatiques, esquissés furtivement, peints couchés, ou assis et incapables de dormir. S’agit-il de victimes vulnérables ou de citoyens politiquement assoupis ? Robin Vanbesien commente : « Pour réaliser ces tableaux, je me suis imaginé un « citoyen sans qualités ». C’est un personnage imaginaire étant donné qu’on ne peut lui attribuer aucune caractéristique notable. C’est l’inconnu que nous connaissons tous et qui, en même temps, n’a sa place nulle part. Dans mon rêve, ce personnage se situe dans une société où tout ordre a disparu. Pourtant, elle subsiste, tel l’irréductible noyau d’une vie vécue en dépit des circonstances politiques et économiques. »

Robin Vanbesien (né en 1979 en Belgique) vit et travaille à Bruxelles. Il était artiste en résidence au WIELS en 2013.

**Eglė Budvytytė**

*Skateboard Prayer, or Head Below the Heart, 2016*

Dans *Skateboard Prayer, or Head Below the Heart* (Prière de la planche à roulettes, ou la tête au-dessous du cœur)*,* Eglė Budvytytė explore les limites chorégraphiques du corps dans le contexte semi-public du centre d’art. La performance se déroule à des moments annoncés des trois premiers jours de l’exposition, comme un rituel d’ouverture. Sept performeurs parcourent lentement un itinéraire dans les différents espaces visibles mais aussi non visibles du WIELS, généralement inaccessibles pour les personnes non autorisées. Avec des mouvements qui évoquent différentes traditions spirituelles, ils évoluent dans le bâtiment comme dans un paysage, restant indifférents au rythme et à la présence du public. Au terme de la performance, les planches à roulettes seront dispersées dans l’espace et les habits et tapis seront accrochés à des barres en métal où ils resteront jusqu’à la fin de l’exposition. Performeurs : Chris Harrison-Kerr, Kurt Vandendriessche, Ana Victoria Iommi, Paola Zampierolo, Irina Lavrinovic, Kevin Trappeniers, Benjamin Kahn.

*Magicians, 2011*

*Magicians* (Magiciens) est un court métrage au casting improbable de hiboux, vieillards, marais et enfants. Tous sont rassemblés dans une histoire où Budvytytė attribue intentionnellement des sens erronés à l’environnement urbain. Tandis que la caméra filme prudemment des scènes du quotidien et scénographiées – dans la rue, dans un parc et sur un terrain de sport – Budvytytė livre son propre commentaire poétique sur les passants par le biais d’un voice-over.

Eglė Budvytytė (née en 1981 en Lituanie) vit et travaille à Amsterdam et Bruxelles. Elle était artiste en résidence au WIELS en 2013.

**Sara Deraedt**

Sara Deraedt réalise dans l’espace d’exposition une intervention monumentale qui a toutefois beaucoup de chances de passer inaperçue. Elle a fait retirer la cloison blanche qui, lors d’expositions précédentes, obturait la grande baie vitrée à l’avant du bâtiment, et qui contrastait visiblement avec les autres surfaces irrégulières de l’espace. La disposition des salles d’exposition du WIELS change régulièrement, en fonction des œuvres présentées. La fonction de cet élément « étranger » dans l’espace, prévu pour accrocher des œuvres, masquait partiellement la fonction initiale du bâtiment industriel. Au-delà de cacher le bas de deux silos de l’ancienne tour de brassage, la paroi empêchait également la lumière du jour de pénétrer dans le bâtiment et inversement, et était en outre très visible depuis la rue.

Dans le livret d’information *Blomme*, publié par WIELS dans sa première année de fonctionnement, en 2007, on peut lire sur les choix faits par Adrien Blomme, architecte de la brasserie Wielemans-Ceuppens : « Étant donné que les bâtiments vraiment modernistes étaient conçus ’de l’intérieur vers l’extérieur’, les architectes attachaient une importance particulière à l’éclairage de nuit. À travers les grandes fenêtres en forme de bandes, la lumière électrique rayonne vers l’extérieur et donne l’image d’un négatif de l’architecture. Si les murs étaient éclaires en journée, seules les surfaces vitrées et l’intérieur du bâtiment étaient éclaires la nuit. Le bâtiment semblait alors se fondre. » (Jos Vandenbreeden).

Pour Deraedt, montrer et regarder des travaux vont de pair avec une considération pour l’espace autour. Pour *Des lieux étranges*, elle a choisi d’exposer l'espace d’exposition lui-même en retirant quelque chose, plutôt que d’ajouter à l’espace une représentation ‘propre’.

Sara Deraedt (née en 1984 en Belgique) vit et travaille à Bruxelles. Elle était artiste en résidence au WIELS en 2010.